

La francophonie, le livre et le hasard

par **Nadim Tarazi***

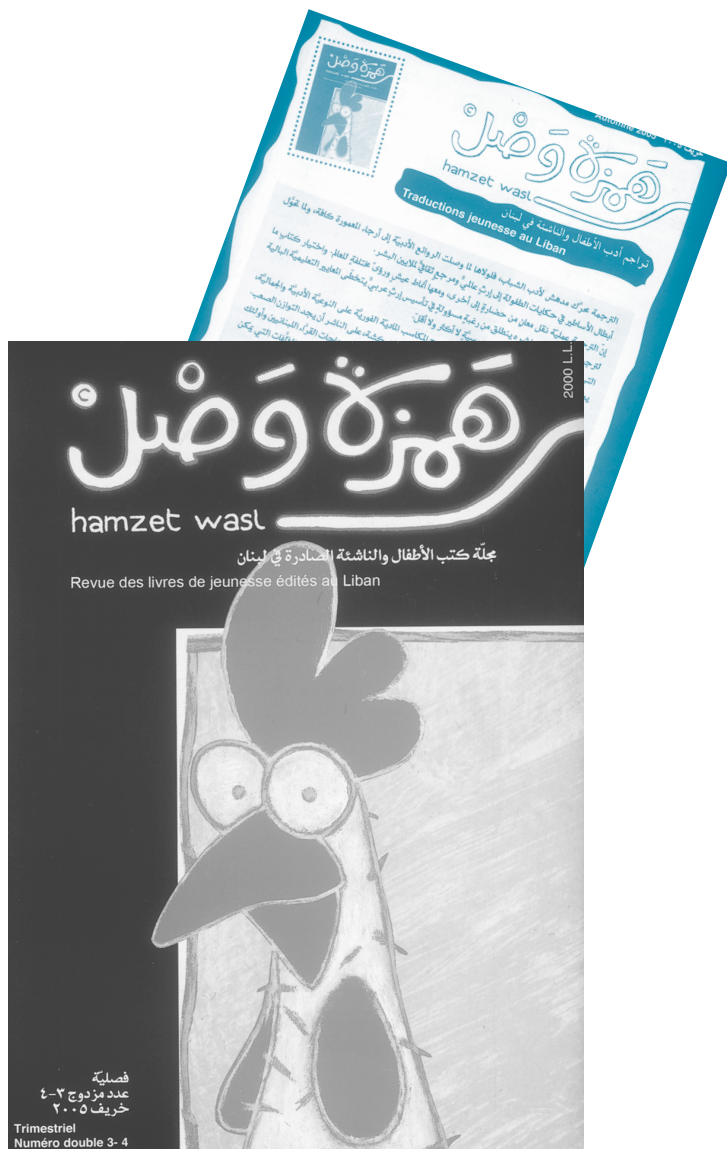
Au cœur de tous les projets culturels qu'il a animés et qu'il continue à impulser au Liban, Nadim Tarazi place l'échange, la rencontre, la primauté de la personne humaine : il témoigne de la façon dont la langue, le livre et la lecture ont nourri ces valeurs au long de son parcours.

En réfléchissant à mon parcours, je privilégie le hasard ou les concours de circonstances plutôt qu'un quelconque destin ou un amour originel passionnel pour la langue française ou le livre de jeunesse. Ce sont bien plus d'un concours de circonstances qui, par exemple, ont fait que je suis devenu libraire, en 1978, de surcroît libraire francophone et spécialisé en jeunesse, même s'il a fallu « transformer le hasard en destin ».

Au quotidien, je parle, comme beaucoup de Libanais, un mélange de trois langues : le libanais, le français et l'anglais. Pourtant, même si la langue française, dans ma pratique, écrite ou orale, est « franbanisée », elle a toujours été primordiale. À la maison, on bavardait et discutait plus facilement en français ; à l'école, la pratique du « signal » ne me posait aucun problème, au contraire, c'était plutôt un jeu qu'une sanction. J'ai toujours lu plus facilement en français et maîtrisé le français plus que l'arabe, même s'il reste émaillé de fautes.

Je n'ai jamais été un lecteur boulimique, mais je crois que j'ai découvert les possibilités du monde grâce aux livres, lus en langue française, de sorte que, quand

*Ancien libraire, fondateur et directeur de la Maison du livre, administrateur du Théâtre Monnot.



Hamzet wasl n° 3-4, Automne 2005 et son supplément consacré à la traduction des livres pour enfants au Liban

j'observe, quand je m'interroge, quand je cherche des réponses à n'importe quoi, c'est le plus naturellement en langue française et via le support de papier.

Mon rapport au français et au livre est, en même temps, sensuel, émotionnel et intellectuel, parce qu'ils m'ont donné et continuent de me donner des sensations et des émotions à nulles autres pareilles, parce qu'ils m'ont permis de découvrir des idées, des potentialités que je n'aurais jamais osé imaginer et aussi parce qu'il m'est arrivé, grâce à eux, de les voir exprimées comme si elles avaient été écrites pour moi ou comme j'aurais pu les écrire moi-même. Par ailleurs, les livres, certains du moins, m'ont permis de côtoyer l'intelligence plus fréquemment et plus précisément que ne le permet la vie quotidienne où on est confronté à tellement d'approximations et de platitudes. Ceci n'empêche pas que beaucoup de livres regorgent de bêtises et d'approximations. Mais le livre est souvent le lieu où les choses, si elles ne deviennent pas nécessairement compréhensibles, me permettent de me situer par rapport à elles.

Le livre est aussi une possibilité de liens entre les personnes. Si la lecture est une activité que je pratique le plus souvent seul, lire un texte à deux ou à plusieurs, parler d'un livre à quelqu'un, comprendre, me rapprocher d'autres personnes grâce à un livre, représentent des moments inoubliables, uniques. C'est une joie incomparable quand quelqu'un, à qui j'ai conseillé ou offert un livre, revient me dire qu'il a été remué ou secoué par sa lecture ; ou quand j'échange des émotions ou des idées avec quelqu'un au sujet d'un livre

qu'on a tous les deux aimé. Même aujourd'hui, alors que je ne suis plus libraire depuis 5 ans, c'est un bonheur inexprimable d'entendre quelqu'un me dire que c'est par ma librairie ou grâce à un conseil de lecture qu'il a vécu des moments rares ou que sa vie a été transformée. Des petites choses qui n'ont l'air de rien.

C'est ce lien que crée le livre qui a été je crois le moteur de toutes mes activités professionnelles : l'échange, par le livre et au-delà de lui, et la transmission.

En tant que libraire, le choix du livre de jeunesse est venu de personnes qui avaient imaginé le projet avec moi. J'y suis venu quand ma femme, qui en avait fait la découverte avant moi, m'a donné à lire des livres qu'elle avait aimés ; ce n'est d'ailleurs pas venu d'un coup : à la première lecture, je n'ai pas été touché par *Max et les Maximonstres*, par exemple, par contre j'ai été surpris de me voir pleurer irrésistiblement à la lecture de *Mon bel oranger* et d'*Émile et les détectives*. Cette révélation a marqué toute ma vie de lecteur après coup. À partir de là, j'ai regardé cette littérature, jusque-là mineure, d'un autre œil, d'autant plus que la naissance de mon fils, vers la même période, m'a fait refaire, autrement, tout le parcours, du simple imagier jusqu'à ses lectures d'adolescent. J'ai repris ainsi un cheminement émotionnel et intellectuel et j'ai pu comprendre quelque peu ce qui pouvait se passer dans le cœur et la tête de jeunes lecteurs ou non-lecteurs confrontés au livre (et sans doute du jeune lecteur intermittent que j'ai été). Cela a peut-être été facilité par une expérience antérieure d'éducateur dans un collège et

dans un foyer de jeunes, mais surtout par mon vécu familial où on était attentif aux enfants et aux relations interpersonnelles.

Au niveau des professionnels du livre, par contre, le contexte a été très difficile : en contact avec tout ce qui se faisait en France, au niveau de l'édition, de la librairie et de la littérature, de jeunesse ou non, j'ai été constamment atterré par le décalage dans les pratiques locales. J'ai essayé, toute ma vie professionnelle, de réduire ce grand écart, au prix de problèmes relationnels et financiers. Grâce à un parcours intellectuel et culturel imprégné de ce qui se passait en France, mais aussi par mon éducation familiale, j'avais appris à réfléchir et à agir d'une façon plus globale et moins mercantile que ce qui était admis ou coutumier dans les rapports professionnels au Liban. Par ailleurs, le contexte français a toujours favorisé les professions culturelles alors qu'au Liban, même si elles ont un statut appréciable au niveau social, elles restent négligeables et négligées au niveau politique et économique. Il fallait donc tout faire soi-même sans en avoir les moyens humains ni financiers.

J'ai, de plus, débuté ma vie professionnelle liée au livre durant la guerre libanaise ; il était vital de trouver une alternative à la folie meurtrière. Le livre était une arme adéquate. La lecture et la transmission de cette passion ont toujours été un moyen de résistance et je me suis souvent imaginé dans la dernière scène du film de François Truffaut *Fahrenheit 451* où les personnages déambulent dans la forêt répétant inlassablement les textes qu'ils ont choisi de préserver. Trêve de cinéma !

La prise de conscience, que le livre et ma démarche professionnelle personnelle qui l'accompagnait pouvaient jouer un rôle culturel et politique, dans le sens noble, a lentement fait son chemin. Stimulée par l'adversité, elle exigeait de s'obstiner à proposer d'autres alternatives, d'autres arguments, d'autres perspectives. Un temps le slogan de la librairie fut de « cultiver la différence » pour insister sur le fait qu'il pouvait, qu'il devait y avoir le choix face à tout ce qui essayait de s'imposer comme voie unique ou loi du plus fort.

Avec le temps, vint le projet de la Maison du livre qui voulait d'abord s'émanciper des contraintes de la logique économique qui régit la librairie. Il cherchait également à pallier les déficiences et les anachronismes du circuit du livre tel qu'il fonctionne au Liban. Fort de mon expérience de plus de 20 ans du circuit culturel, j'ai fondé, avec un ami dans le domaine, une association dont l'objectif est de promouvoir le livre et la lecture à tous les niveaux du circuit du livre.

La démarche est bâtie sur trois axes :

- la diffusion et la circulation de l'information sur le livre, auprès des professionnels du livre et du public – lecteur potentiel,
- l'animation autour du livre : l'idée de base est de présenter le livre comme un élément vivant et vivace dans la vie culturelle, impliquant des personnes, donc, pour revenir à mon dada, le livre comme possibilité de lien entre elles,
- la formation professionnelle aux métiers du livre, car très majoritairement ceux-ci souffrent, au Liban, de l'incompétence et du manque de rigueur de ceux qui les pratiquent.

Il est très difficile de vaincre les réticences des professionnels et du public aux approches non conventionnelles. On refuse a priori ce qui sort des sentiers battus ou on y adhère superficiellement, comme on suit une mode. Je n'ai jamais été autant flatté que par des personnes qui n'avaient jamais mis les pieds dans ma librairie ou par d'autres qui, aujourd'hui encore, ne savent pas que la librairie n'existe plus ou qui n'ont pas compris le concept de la MDL.

Pour survivre culturellement, tout en gardant un minimum d'exigences, j'ai choisi d'avoir une approche d'amateur, dans le bon sens du terme, ou, mieux, d'artisan. La démarche industrielle, massive, considère un consommateur moyen, qu'elle fabrique pratiquement et auquel le lecteur s'adapte, alors que, selon moi, chaque livre doit être particulier et chaque lecteur doit trouver son propre cheminement à travers chaque livre qu'il traverse.

Je n'ai jamais vraiment eu un projet pré-établi, fortement organisé et structuré ; par intuition ou par goût, je me donne des orientations générales qui sont alors confrontées à des données réelles mais surtout à des partenaires individuels. C'est toujours avec d'autres personnes que je monte des projets qui peuvent être ainsi transformés en fonction de l'apport de chacun. C'est ainsi qu'est née, par exemple, l'année dernière, *Hamzet wasl*, une publication critique sur l'édition de jeunesse au Liban : une rencontre à plusieurs, des échanges d'idées, une proposition, une impulsion et c'est déclenché ; ensuite, il s'agit de maintenir la flamme et la cohérence de la démarche.

Pareil en ce qui concerne ma prise en charge d'un théâtre mitoyen de la Maison du livre : les activités de l'un et de l'autre ont plus d'un point commun et le fait que j'aie la responsabilité des deux permet de développer un projet culturel commun dans lequel le livre et la rencontre occupent une place centrale.

L'essentiel réside dans les priorités qu'on se donne ; pour moi, cela a toujours été très clair : ce que je fais – la francophonie, le livre, la lecture, le théâtre, tous les projets, professionnels ou non, et même les actes apparemment insignifiants de la quotidienneté – est régi par l'idée, plus affective et intuitive que cérébrale, de la primauté de la personne humaine.

Vitrine de « Nadim Tarazi libraire »
lors de l'édition 1999 de la manifestation Lire en fête

